

POURTRAIT

ANNE-JOSÈPHE TERWAGNE, DITE THÉROIGNE DE MÉRICOURT

1762-1817



Portrait de Théroigne de Méricourt,
anonyme, vers 1785, conservé
au musée Carnavalet.

L'ENGAGEMENT POUR LA PATRIE

«Citoyennes, n'oublions pas que nous nous devons tout entières à la Patrie; qu'il est de notre devoir le plus sacré de resserrer entre nous les liens de l'union, de la confraternité; et de répandre les principes d'une énergie calme, afin de nous préparer avec autant de sagesse que de courage à repousser les attaques de nos ennemis.

Citoyennes, nous pouvons, par un généreux dévouement, rompre le fil de ces intrigues. Armons-nous; nous en avons le droit par la nature et même par la loi; montrons aux hommes que nous ne leur sommes inférieures ni en vertus, ni en courage; montrons à l'Europe que les Françaises connoissent leurs droits, et sont à la hauteur des lumières du dix-huitième siècle; en méprisant les préjugés, qui par cela seul qu'ils sont préjugés, sont absurdes, souvent immoraux, en ce qu'ils nous font un crime des vertus [...].

Françaises, [...] brisons nos fers; il est temps enfin que les Femmes sortent de leur honteuse nullité, où l'ignorance, l'orgueil, et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps. [...]

Oui... généreuses Citoyennes, vous toutes qui m'entendez, armons-nous, allons nous exercer deux ou trois fois par semaine aux Champs-Élysées, ou au Champ de la Fédération; ouvrons une liste d'Amazones françaises; et que toutes celles qui aiment véritablement leur Patrie, viennent s'y inscrire.»

Source : discours à la Société fraternelle des Minimes, le 25 mars 1792. Gallica.

Du fait de son engagement, Théroigne de Méricourt passe pour l'une des figures féminines les plus radicales de la Révolution. Née en 1762 près de Liège, de parents laboureurs, orpheline de mère à l'âge de 5 ans, Anne-Josèphe Terwagne, dite Théroigne de Méricourt, s'enfuit à seize ans et vit de petits métiers. Elle est notamment gouvernante chez une bourgeoise d'Anvers à laquelle elle doit son éducation littéraire, philosophique et musicale. Arrivée à Paris en juin 1789, elle est rapidement gagnée aux idéaux de la Révolution. En août 1789, elle s'installe à Versailles afin de suivre les travaux de l'Assemblée et s'y fait remarquer par son assiduité. Avec son habit d'amazone, la «belle Liégeoise», ainsi qu'on la surnomme, devient une figure très populaire, fréquentant les tribunes publiques et n'hésitant pas à proclamer ses opinions radicales. Le soir, elle tient un salon dans lequel elle reçoit les hommes politiques.

Elle revient à Paris en même temps que l'Assemblée et fonde en janvier 1790 avec Gilbert Romme, futur Montagnard, le club des Amis de la Loi. Ce club qui devait tenir le peuple informé des travaux de l'Assemblée n'a qu'une existence éphémère. Membre de la Société fraternelle de l'un et l'autre sexe, elle ne parvient pas à obtenir une voix consultative aux Cordeliers. Quelque temps plus tard, sa tentative de fonder un club des Droits de l'homme échoue. Bien que n'ayant pas participé aux journées d'octobre 1789, accusée à tort d'avoir été à la tête des femmes, elle fait l'objet d'une campagne de dénigrement de la part des royalistes des *Actes des apôtres* ainsi que des pamphlétaires royalistes qui la dépeignent comme une débauchée. Taxée de «Vénus donnant des leçons de droit public», ils la font accoucher en pleine Assemblée de l'«embryon national», synthèse des grands orateurs de l'époque, en particulier Talleyrand et Mirabeau. À la suite d'un mandat d'arrêt délivré contre elle en août 1790, elle retourne en Belgique où, soupçonnée de vouloir soulever la population contre l'empereur, elle est enlevée en février 1791 par des émigrés français qui la conduisent au château de Kufstein dans le Tyrol. Libérée et de retour à Paris en janvier 1792 après neuf mois de détention, elle revient à Paris où elle reçoit un accueil triomphal au club des Jacobins.

Elle réclame le droit pour les femmes de voter dans les sociétés, les clubs et les assemblées et, s'engageant en faveur de la guerre, appelle les femmes à s'armer et à s'organiser en «phalanges d'amazones». Partisane de la chute de la royauté, elle participe à la journée du 10 août 1792 qui consacre la déchéance du roi et elle reçoit, en récompense de son courage, une couronne civique. En 1793, déplorant que le conflit entre Girondins et Montagnards affaiblisse la France, elle propose la médiation des femmes pour assurer la réconciliation. Ayant pris parti pour les Girondins, on la voit d'ailleurs, sur le portrait que fait d'elle François Hippolyte Desbuissons, coiffée d'un bonnet girondin, elle est fessée en public à l'entrée de la Convention le 15 mai par les «citoyennes républicaines révolutionnaires» (les Tricoteuses). À la suite de cet épisode, elle sombre dans la folie et est internée à la Salpêtrière en 1795 où elle meurt en 1817. Dès la Révolution, puis au cours du XIX^e siècle, ses détracteurs, à l'image de Baudelaire, lui forgent une légende noire qui fait d'elle une femme sanguinaire incarnant la sauvagerie de la Révolution. On masque ses tentatives pour créer un club et ses discours sur les droits des femmes sous l'image d'une femme assoiffée de sang.

«Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage,
Excitant à l'assaut un peuple à souliers,
La joue et l'œil en feu, jouant son personnage,
Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers?»
Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857.